

267 *les cieux*

racontent la gloire de l'Éternel (Ps 19). Les Psaumes et Job en particulier en témoignent. La grandeur, la beauté de cette terre sont une certaine image que Dieu nous donne. Et notre liberté ne peut pas consister à effacer la gloire de Dieu dans sa création en effaçant celle-ci, la torturant, la déformant, la détruisant. Si notre liberté est à la gloire de Dieu, cela implique le respect le plus total, complet pour ce que Dieu a choisi pour manifester sa gloire. Autrement dit, nous ne pouvons pas nous emparer de cette création pour en faire ce que nous voulons. Il y a une étrange erreur théologique qui est devenue si banale de nos jours que personne ne la discute, et qui, se fondant sur le texte de la Genèse où Dieu confie la gestion de la création à l'homme, proclame que dans sa mainmise sur la terre par la Technique, l'homme ne fait qu'accomplir sa vocation. Si l'on tient compte du fait (j'en ai parlé ailleurs) que ce texte concerne la situation « antérieure » à la chute et ne nous vise pas, il nous dit de toute façon que, au maximum, l'homme est gérant pour Dieu - qu'il ne peut en rien se faire propriétaire et utiliser cette création comme il l'entend. Mais à l'erreur théologique s'ajoute l'ignorance des faits concrets. Parlant ainsi, pour justifier Science et Technique, on se borne à une vue très superficielle et large : la Science met au jour les secrets admirables de la création, c'est une occasion de plus d'adorer Dieu, elle se borne à « déplier » pour mettre en valeur, ce qui était replié, inclus dans cet univers. Tout cela c'est du discours sans aucun rapport avec le réel. Le réel, c'est comme on l'a qualifié « La Planète au pillage »²³. C'est l'exploitation forcée des « richesses », jusqu'à les épuiser (pétrole, houille). C'est la volonté de percer les mystères constitutifs, non pas pour adorer et rendre gloire, mais pour les exploiter. Avons-nous vraiment le droit devant Dieu de désintégrer la matière ? De trouver pour la reproduire l'origine de la vie ? Est-ce que Dieu ne s'est pas réservé un secret que nous pouvons toujours percer, mais à quel prix ? Il ne s'agit pas là de la question métaphysique, mais des conséquences effectives de notre conquête autonome que Dieu laisse faire : la réalité, c'est la mise à mort, l'extermination d'espèces animales entières, la pourriture de l'air et de l'eau. La réalité c'est la prise de pouvoir sur tout pour des gaspillages incohérents, c'est la destruction des sols par des méthodes culturelles délirantes, c'est la transformation de toutes choses simples de la création en un « univers des choses », en une gigantesque sophistication. La clef de tout n'est pas un instant l'obéissance à une vocation démiurgique, mais l'expression d'une délirante volonté de puissance, de consommation illi-

mitée, de prise de possession rapace. On ne peut pas considérer ces faits comme des accidents, comme des « à-côtés » de l'aventure technique : il n'y aurait pas eu d'aventure technique sans cette volonté de puissance et d'appropriation.

366 *Il ne*

lui a pas suffi d'être à l'image de Dieu, d'être le gérant que Dieu a mis à la tête de tous ses biens, d'être celui qui parlait avec Dieu face à face : il a voulu être le Maître absolu et il a arraché la création tout entière des mains de Dieu. Voilà le mouvement général de l'homme.

Il ne suffit pas de tirer du texte des Philippiens la leçon habituelle (et exclusive) actuelle : « Faites-vous serviteurs des autres ». Le texte est plus vaste, il concerne l'attitude envers Dieu. Il s'agit de ne pas arracher des mains de Dieu ce qui lui appartient. Or, c'est exactement ce que nous faisons avec l'exploitation délirante des possibilités de la planète. Ce que nous devons bien comprendre, c'est que dans la mesure où notre liberté est à la gloire de Dieu, elle ne nous autorise absolument pas à bouleverser ce qui est une gloire de Dieu, la création. Elle ne nous autorise pas à n'importe quel usage des choses que Dieu nous remet. Elle ne nous autorise pas à tuer le Fils pour nous assurer de notre maîtrise. Ainsi parce que la gloire de Dieu apparaît dans sa création, l'entreprise scientifique et technique n'est pas légitimée par notre liberté parce qu'elle n'est pas à la gloire de Dieu : elle fait paraître manifestement la gloire de l'homme, sa puissance, sa maîtrise. Et rien de plus. La liberté suppose le respect à l'égard de ce dont Dieu nous fait libres, et la technique est l'irrespect absolu sur ce à quoi elle s'applique. La gloire de Dieu en tant que signification de la liberté comporte par conséquent mise en question et, je crois, jugement de notre Science et de notre Technique.

Ces deux « fonctions » de la liberté, l'amour et la gloire de Dieu, nous amènent donc à la question éthique. Tout est permis. Mais, en présence des autres, notre liberté consiste à choisir, chaque fois, par une décision toujours nouvelle, par une invention constante, ce qui peut être profitable pour eux, ce qui peut leur être utile, ce qui peut les édifier en Christ, c'est-à-dire les construire. Il s'agit alors pour nous de nous poser en présence de chacun de nos actes, de nos désirs, de nos tendances, de nos paroles, la question de savoir ce qui sera le signe de cette vraie liberté. Ce ne sont donc plus des actes ridicules et absurdes, quoi qu'ils puissent aussi être pleins de fantaisie, d'humour, de gratuité. Car ce que nous disons là n'implique en rien la présence c/- l'accablement du devoir : ce ne serait plus la liberté.

En ce qui concerne les « limites commandements », nous en trouvons, dans l'Ancien Testament, deux orientations. Il y a celles incluses dans la Torah qui visent explicitement à réduire le potentiel des moyens de l'homme pour le sauver lui-même ou pour sauver l'environnement de la Nature. Il y a ensuite celles qui sont destinées à réduire les moyens humains pour faire apparaître la puissance de Dieu.

En ce qui concerne le premier ordre, nous avons tout ce qui concerne le Sabbat. Ce Sabbat est, entre autres et pour ce qui nous concerne ici, la suspension non pas seulement du travail humain, en tant qu'asservissement, mais aussi la suspension de tous les usages techniques, la suppression de la recherche d'efficacité, le retour vers l'adoration et la contemplation. Autrement dit le rétablissement d'une relation vraie, juste avec Dieu, ce qui implique une relation de relâche et de libération avec le monde naturel, le milieu qui cesse d'être exploité. Cette relation juste avec Dieu est recrée par Dieu, par-delà la rupture et ses conséquences. Autrement dit, le Sabbat est une grâce qui est faite par Dieu et non pas une ritualisation complexe de commandements obligatoires. La « condamnation » est levée, l'obligation est suspendue, la contrainte du destin est supprimée, la réconciliation est proclamée : or, il faut toujours se rappeler que c'est en fonction de cette condamnation, de cette obligation, de cette contrainte, de ces conflits que l'homme élabore ses techniques, ses moyens, sa puissance, son efficacité, pour y répondre et y parer. Là où il n'y a plus condamnation, où la réconciliation est donnée, si la Nature ne produit plus des épines, alors il n'y a plus de technique. Le Sabbat est la possibilité pour l'homme de suspendre son obsession technicienne. Il est l'ouverture d'une autre compréhension, d'un autre choix de la vie.

Il ne s'agit pas de dire que la Technique est mauvaise ou hors de la volonté de Dieu, mais de manifester qu'elle n'est qu'un succédané à ce qui aurait dû être et qu'elle n'a sa justification que dans cette détresse, dont le Sabbat nous est le signe présent qu'elle doit prendre fin par l'amour de Dieu. Cette suspension de la Technique s'exprimera par exemple par le fait que la « Nature », en ce jour de Sabbat, continue à donner comme si elle était travaillée, ou bien qu'il y aura production suffisante dans les jours qui précèdent pour que l'on ne manque de rien le jour de Sabbat : ceci n'est pas dit

expressément, mais ceci correspond d'une part à ce qui est promis pour l'année sabbatique, d'autre part à ce qui nous est dit de la manne (qui n'était assurément pas un produit technique!).

La suspension du travail, donc de la Technique, est compensée par le don gratuit du Seigneur. Et c'est la gratuité qui est ici le signe, l'attestation de la levée de malédiction, de la réconciliation, de la possibilité de liberté. Le Sabbat confirme que la Technique se situe dans le monde de la nécessité, de la contrainte, de l'obligation. Elle n'est jamais productrice de liberté. Celle-ci vient de l'acte libre de Dieu qui libère, et de rien d'autre.

Il est tout à fait décisif de rencontrer cette limite comme limite entre le monde de la nécessité et celui de la liberté. Le Sabbat est l'ouverture non pas d'un temps vide, ou rempli de l'obligation d'adoration, mais d'un temps libre, contrairement à tout le reste de la semaine qui est lié. La limite du technique et du gratuit est celle entre le monde de la nécessité et le monde de la liberté.

Ainsi le Sabbat est aussi une suppression de la Technique dans le Temps : c'est l'insertion dans le cours de la vie d'un temps non Technique (et qui de ce fait ne peut pas non plus être légaliste : le légalisme étant une certaine technique religieuse ou morale). La limite à la Technique est alors posée dans le Temps et dans le sens. Autrement dit si nous avons une attitude d'adoration, de vénération, à l'égard de la Technique (ce qui n'est bien entendu jamais avoué tel quel!), nous ne pouvons pas avoir de limite.

Mais théologiquement, cette attitude de vénération est celle qui s'exprime dans les théories auxquelles nous avons fait allusion : la Technique libère l'homme, la Technique exprime la volonté de Dieu pour l'homme, la Technique exprime sa nature démiurgique, la Technique fait de l'homme un collaborateur de Dieu pour sa création. Tout cela implique dès lors qu'il n'y a pas de limite pour la Technique, parce que c'est une négation du sens du Sabbat. De même si nous consacrons notre Dimanche à utiliser des choses techniques, à vivre grâce à l'usage de l'auto et de la TV, nous supprimons la limite qui consistait à insérer un temps non technique libre, dans le cours du temps technique obligé.

Si, dans la législation mosaïque, c'était le couple Sabbat-Travail qui était dominant, c'est dans la mesure où le travail était la plus grande marque de nécessité sur la vie de l'homme : il était la

Dans un monde voué par la Technique à la puissance, seuls l'esprit et le comportement de non-puissance sont la critique.

Il ne s'agit dès lors pas de refuser l'objet technique, l'emploi de telle ou telle technique, mais de refuser existentiellement ce qu'ils signifient et induisent. C'est un retournement parfaitement décisif : il s'agit de savoir si la conviction est une idéologie produite par les « forces de production », ou si celles-ci peuvent être (non pas dominées ou orientées, ce qui est le rêve permanent de l'idéalisme) soumises à une critique telle que leur esprit (à la fois leur signification et leur capacité d'induction), ayant été réduit à rien, elles sont elles-mêmes mises en question.

Je veux dire par là que si l'on effectue la négation de l'esprit de puissance par la présence même de la non-puissance comme choix de vie, la critique des moyens, la critique de tous les appareils techniques, de tout le système technique s'ensuit nécessairement de telle façon qu'un grand nombre d'éléments du technique *devient* vains, sans intérêt, sans valeur, sans signification, et peuvent dès lors être abandonnés – mais pas autrement ni par une autre voie. Seule la non-puissance désignifie le système technicien. Elle ne le combat pas directement, elle ne *cherche* pas à faire une critique, mais elle lui enlève son pouvoir et son impératif. Particulièrement en ce que la normalité se déplace à partir de ce moment.

Le choix de la non-puissance, et celui-là seul, nous situe dans une échelle de valeurs où la Technique n'a plus rien à faire. Celle-ci cesse d'être normative, et de ce fait, nous l'avons vu, perd son évidence. La non-puissance devient le critère du « Bien », c'est là que s'effectue le partage entre plusieurs orientations de vie.

Le système technicien ne peut strictement pas supporter une attitude de vie de non-puissance, ce serait sa ruine : il suffit de penser que l'on ne choisirait plus, pour consommer, ce qui est le plus rapide, le plus efficace, le plus perfectionné. Je ne dis pas que l'on choisirait systématiquement le *moins* rapide, le *moins* efficace, etc., mais simplement on cesse d'être intéressé par ces qualités. On est indifférent – l'un vaut l'autre. Dès lors on ruine et l'engouement pour la publicité, et surtout, la motivation pour la recherche.

Mais ceci suppose que l'on comprenne bien de quoi il s'agit. La non-puissance n'est pas l'Impuissance, avons-nous dit sommairement. Ceci est fondamental : l'Impuissance, c'est ne pas pouvoir à cause des circonstances de fait, à cause des limitations de notre nature, à cause de notre condition... On rencontre des domaines où l'on ne *peut* pas pénétrer, des actions que l'on ne peut faire, on n'a pas les moyens, on n'a pas les connaissances, etc. La non-puissance, c'est pouvoir et ne pas vouloir le faire. C'est choisir de ne pas faire. Choisir de ne pas exercer de domination, d'efficacité, choisir de ne pas se lancer vers la réussite. C'est abandonner sa puissance. C'est alors attester que la dimension de la puissance et de la réussite n'a pas le dernier mot, n'a pas le droit de juger la vie humaine, n'est pas le dernier mot de notre condition humaine. Or, remarquons, ce qui est ici décisif, que ce choix, en tant que tel, est exactement celui de Jésus. S'il y a une imitation de Jésus à accepter, c'est strictement ici qu'elle se situe. Au moment de la Tentation, ce qui lui est proposé, c'est trois fois la manifestation de sa puissance. Changer les pierres en pain, sauter du haut du Temple pour attester que les anges sont à son service, exercer la puissance sur tous les royaumes de la Terre. Trois fois Jésus, qui a cette puissance, refuse de la manifester, refuse de s'en servir.

La racine de tout, dans le système technicien, c'est justement que l'homme qui *peut* faire, renonce à faire, accepte de ne pas employer les moyens immenses dont il est doté.

Or, nous l'avons vu, il n'y a plus aucun obstacle extérieur à l'usage de la totalité de ces moyens, et à leur expansion, ni valeurs, ni raison, ni loi divine, ni nature – ni même la peur. Il est très caractéristique que l'homme puisse être terrorisé par la bombe à hydrogène ou par la pollution, il continue comme auparavant à promouvoir le progrès technique et à se précipiter vers les meilleurs produits du Technique. Il faut donc s'attaquer à l'intérieur et affirmer l'impossibilité de vivre *ensemble* et même de *vivre* tout court, si l'on ne pratique pas une éthique de la non-puissance. C'est l'option fondamentale. Tant que l'homme sera orienté par l'esprit de puissance et vers l'acquisition de la puissance, rien n'est possible ; ou plutôt, une seule chose est certaine : la fin du monde.

Il s'agit d'une recherche systématique de la non-puissance ; ce qui ne veut certes pas dire l'acceptation du destin, ou la passivité. — c'est choisir un style de vie qui a dépassé le besoin de la puissance, c'est justement dépouiller le destin de ce qu'il a d'implacable : on déjoue les forces de l'histoire par la non-puissance.

379 ④

Ainsi la non-puissance coupe court à tous ces malentendus. C'est vrai qu'elle n'est pas efficace et pour cela même elle est la seule voie critique du système technicien. Tout le reste, ce sont des amusettes¹⁰. Le choix se manifeste à tous les niveaux. D'abord dans l'orientation des valeurs, ensuite dans les décisions globales, enfin dans les décisions concrètes. Quant aux valeurs, cela implique la récusation de toutes les valeurs sur lesquelles notre société est fondée, valeurs de réussite, de croissance, d'efficacité, de domination, d'utilisation, de maximisation, etc., pour jouer sur des valeurs de convivialité, de service, d'aménité, de transparence, d'amitié, de générosité, de non-possession, etc.

Or, les deux ordres de valeurs sont incompatibles. Il ne faut pas espérer avoir en même temps le maximum d'efficacité et vivre dans une détente amicale avec les autres. L'efficacité implique forcément et toujours la concurrence à l'égard des autres (et que le système soit capitaliste ou socialiste, cela revient au même!), donc le fait que l'on considère l'autre comme quelqu'un à vaincre et à surpasser (on connaît ce genre de problème dans tous les partis communistes); aucune amitié ne peut exister. Sinon avec des gens avec qui l'on n'a rien à faire, relation gratuite, donc insignifiante : et on est une fois de plus ramené à la dichotomie technicienne : les valeurs humaines comme supplément, luxe, ornement, et les valeurs « sérieuses », techniques, excluant l'humain.

A partir de cette décision sur la non-puissance découle normalement toute la hiérarchie des valeurs humaines. Et cette éthique de la non-puissance, de là, s'inscrit à tous les niveaux : ainsi dans l'usage des moyens techniques, l'utilisation que l'on fait des appareils qui

10. Et rappelons-nous bien que le système technicien, c'est sans aucune réforme possible, le totalitarisme étatique, la pollution et la catastrophe écologique, la négation de l'individu, le triomphe des plus forts dans tous les domaines, etc., avec aussi, bien entendu, les avantages bien connus, sur la consommation, la santé, etc., voir mon analyse du système technicien.

320

peuvent être « de puissance », ne pas chercher à dépasser les autres, à être le premier, à faire foncer sa voiture au maximum, ne pas faire hurler sa TV ou sa chaîne « hifi », etc. Ne pas chercher à profiter sans cesse et à dominer les autres par la fonction que l'on exerce, par les appareils, etc. Mais c'est aussi dans les institutions qu'il faut tenter de l'insérer : toutes les institutions qui tendent à développer

la puissance, en plaçant la concurrence à la base de l'organisation sociale, sont à rejeter. Ici, nous pourrions énumérer pratiquement toutes les institutions du monde dit développé; aussi bien le système économique de la libre concurrence (dire « que le meilleur gagne », c'est encourager l'esprit de puissance : et c'est bien sur cette base que s'est développée la Technique!), que la planification socialiste imposant des objectifs de croissance annuelle, 5, 6, 8 %... et instituant aussi la concurrence d'efficacité entre les équipiers ou les usines (émulation socialiste); aussi bien les Jeux olympiques que la plupart des méthodes pédagogiques (à base de concours). Chaque fois, il s'agit de prouver l'efficacité, et de ce fait, cultiver la puissance dans le sens du système technique, et la dévaluation de toute morale possible.

Mais c'est encore dans la recherche scientifique même que l'éthique de la non-puissance joue : par exemple, ce que Illich appelle la recherche radicale est ce qui devrait fournir les critères qui permettent de déterminer le seuil de nocivité d'un produit, d'une organisation, d'une machine, d'un système, et de les juger comme inacceptables. Mais ceci est évidemment tout à fait l'inverse de ce que l'on appelle recherche fondamentale scientifique!

C'est enfin dans la politique que cette éthique peut s'inscrire : pénalisation dans tous les domaines des riches et des puissants, protection *a priori* des faibles, des exploités, des opprimés, des mineurs, des exclus (sans chercher à savoir d'abord s'ils ont raison ou s'ils sont plus justes...), renoncement aux possessions, ce qui conduit évidemment à un partage des richesses (par exemple avec le Tiers Monde), renoncement à la domination (par exemple les colonies, etc.). Mais faisons bien attention : il ne s'agit pas d'un programme politique, ni de voter pour un parti qui en théorie adopterait ces objectifs, car ce parti ne cherche lui aussi qu'à gagner, à l'emporter sur les autres, il est lui aussi porteur de l'esprit de puissance, il établira sa dictature pour obtenir de si bons résultats, et on ne sortira pas du système technicien. Il s'agit seulement d'attester en permanence par le vécu que ce que nous venons d'indiquer est la mise en question de toute politique, quelle qu'elle soit. Mais l'évocation du « parti politique » ouvre un autre thème de réflexion.

Tous ces éléments pratiques, et nous pourrions les multiplier, il faut bien comprendre que ce ne sont pas des objectifs à atteindre, dont la non-puissance serait le moyen, mais ce sont des *conséquences* d'une attitude fondamentale qui elle seule importe décisivement. Et ce retournement est le seul cohérent avec une théologie de la grâce.

a

Bien entendu, je ne reprendrai pas le lieu commun ni les développements surabondants depuis une vingtaine d'années sur « nature et culture ». Je n'adopterai ni le point de vue socio-ethnologique, ni celui de la philosophie. Ce qui m'importe ici, c'est de rechercher ce que la Révélation peut nous apporter, et en quoi la sainteté joue ici.

Or tout de suite nous sommes appelés à reconnaître que l'homme n'est pas « nature » et qu'il n'est pas non plus que culture. Je préfère ici d'ailleurs employer artifice, ou artificiel. Il est les deux. Ce que l'ethnologie, l'anthropologie ont donc traduit par la formule nature/culture. Mais il y avait très longtemps que le texte biblique (Gn 2) nous montrait (en d'autres termes évidemment) cette dualité de l'homme. Il est façonné de la terre, donc tout fait de la matière la plus vile, la moins « intéressante », il est moins, à ce point de vue que les animaux²⁹. Il est absolument intégré par le Créateur dans la nature. Mais il reçoit le souffle de Dieu (car qu'il s'agisse de « souffle » ou d'« esprit », cela n'a pas d'importance ; ce qui en a, c'est que ceci est « de Dieu »). Par conséquent il est tout de suite en porte à faux. Il y a deux réalités juxtaposées, il y a deux êtres en lui. Et je n'arrive pas à comprendre comment une longue tradition théologique a pu faire de la nature le modèle pour l'homme. Nous y reviendrons.

Cette dualité de l'homme se traduira, déjà au plan biblique, par le fait qu'il va prendre des initiatives parfaitement non obéissantes aux lois de la nature. Il ne lui est nulle part demandé d'obéir aux lois de la nature, mais à l'amour de Dieu et à la parole de Dieu. Ce faisant, il est engagé dans une voie différente de celle de la reproduction « chacun selon son espèce »³⁰, il a une initiative qui n'est pas de sa nature, car il ne faut pas dire que c'est dorénavant de la « nature » de l'homme d'être la créature qui reçoit les directives de Dieu. Ceci est superbement absurde ! Comment la parole de Dieu pourrait-elle être réduite à l'ordre naturel, alors que précisément Dieu est transcendant ? L'écoute de la Parole, l'obéissance et la relation double avec Dieu font de lui quelqu'un qui est différent de toute nature concevable.

Et par ailleurs, quand il nous est dit dans le premier récit de la création (Gn 1) qu'il est créé à l'image de Dieu, d'une part, certes, l'essentiel est que cette image est le couple lui-même, l'amour du couple, reflet de l'amour de Dieu ; mais d'autre part cette image, ne l'oublions pas, est celle du Dieu créateur et libérateur. C'est-à-dire que l'homme, en tant qu'image de Dieu, est inévitablement amené à produire du neuf et à agir librement. Ainsi il n'est pas un rouage du monde naturel. Et forcément, en agissant ainsi, l'homme se crée lui-même. Non pas du tout qu'il fût incomplet, ni imparfait. Le

29. Bien entendu cela n'a rien à faire dans le problème de l'évolution. Le texte n'est pas là pour nous dire que l'homme n'est pas de l'ordre animal !

30. D'après Gn 1,11-12.21.24-25.

texte est tout à fait formel, l'homme fait partie de cet ensemble dont Dieu déclare : « c'était très bon ». Suffisant, Achievé. Parfait. Mais Dieu même a placé dans cet ensemble parfait un facteur différent, celui qui seul est capable de donner ce que Dieu attend, l'aventure de l'amour avec lui et l'invention de la liberté (car la liberté de Dieu n'est pas, ne peut pas être solipsiste).

Mais à partir de ce moment, même si l'homme reste à l'écoute de la Parole, il s'engage dans quelque chose de différent. Il ne faut surtout pas penser qu'il en serait ainsi à partir de la « chute » (Gn 3). Non, déjà avant, l'homme a une fonction qui lui est donnée par Dieu (garder et cultiver le jardin, Gn 2,15) et il a à l'exercer comme Dieu (puisque'il est image), c'est-à-dire avec amour, par la parole aussi, mais inévitablement par la création de quelque chose de différent, de non donné d'avance. Si on lit tout bêtement ces textes bibliques tels qu'ils sont, avec leur contenu clair, c'est cela qu'on lit.

Dès lors, l'homme introduit inévitablement un nouveau dans cet ordre naturel. Et ce faisant, il se change lui-même aussi, par réciprocité. Il crée ce que nous appellerions un artifice. Bien entendu, ceci est alors décrit, bibliquement, après la « chute »³¹, avec les inventions du fils de Caïn, par exemple (Gn 4,17). Et nous voyons de plus en plus l'homme devenir différent d'Adam sortant de l'argile. Il est autre que nature. L'homme se fait lui-même. Il est une créature qui se crée aussi elle-même (et cela me paraît évident non pas du point de vue anthropologique mais théologique, puisque Dieu veut que cet homme soit libre, et que chaque fois qu'il tombe dans un esclavage nouveau, Dieu intervient pour le libérer). L'homme, rappelons-le alors³², a d'une part l'autonomie, l'indépendance qu'il acquiert à l'égard de Dieu, et d'autre part la liberté que Dieu lui donne. Les deux ne coïncident en rien. Car l'autonomie que l'homme s'attribue conduit toujours inévitablement à des esclavages³³.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire en suivant le récit biblique que l'homme est un animal (conforme à la nature) artificiel (produit par artifice), ce qui est une autre expression de : une créature qui s'est aussi créée elle-même. Dès lors nous ne pouvons ni donner à l'homme comme modèle la nature, ni nous lancer dans l'aventure d'une « création » folle, sans tenir compte de la nature.

Je ne peux pas comprendre la théologie qui prétend ramener l'homme à l'observation des lois naturelles, pour qui la nature est un argument, un modèle de conduite. L'homme n'est justement pas un pur produit de la nature. Il n'a jamais été adapté exactement. Il n'y a pas à transformer les « lois » (biologiques, physiologiques) de la

31. Faut-il rappeler une fois de plus que ce terme de « chute » est faux, issu du gnosticisme. L'homme n'est pas « un Dieu tombé qui se souvient des cieux » : il y a une rupture entre l'homme et Dieu. C'est de *rupture* et non de chute qu'il faut parler.

32. Voir ELLUL, *Éthique de la liberté*.

33. Le modèle idéal de ce processus est celui des révolutions qui, toujours faites au nom de la liberté, conduisent chaque fois à des dictatures pires que celles que l'on avait voulu supprimer. C'est le modèle parfait du jeu de l'autonomie.

nature en lois morales. Ceci, qui a triomphé pendant des siècles, est absurde. La nature est une réalité (d'ailleurs en tant que concept de nature, une réalité fabriquée par l'homme, de même que les « lois » de la nature sont des inventions de l'homme...) mais non pas un impératif ni un modèle. Et pas davantage une « nature » de l'homme (à mes yeux une pseudo-, supposée nature de l'homme, qui précisément est créé à part, différent des animaux pour bien marquer qu'il n'a pas une « nature » comme eux). Il n'a pas à suivre le mécanisme de son organisme physiologique, ni à obéir aux « lois » de sa psychologie. Même si on veut prendre la nature (animale, cosmique, humaine) comme modèle, il reste de toute façon la question insoluble : d'où vient l'impératif que l'homme a à suivre les lois de la nature et que c'est là qu'il trouve l'exemple moral ? Assurément pas de la nature elle-même ! Donc c'est s'enfermer dans un cercle vicieux. Il est stupéfiant que des siècles de théologie (sous l'influence grecque) aient pu, sans tenir compte de l'enseignement biblique, faire de la nature le modèle donné à l'homme pour sa conduite³⁴. De même qu'il n'y a pas de théologie naturelle³⁵, de même il n'y a pas d'éthique tirée de la nature³⁶.

Mais inversement, l'homme n'est pas davantage pur artifice, pure invention de lui-même. Il ne se produit pas lui-même à partir de rien. Il n'est pas un produit de pure activité inventive. Il est aussi fait de terre glaise, il est aussi empêtré dans ce monde. Et chaque fois qu'il tente de s'affirmer archange, la dure nécessité de la « nature » le ramène à ses limites. Autrement dit, il ne peut ni se fabriquer le modèle idéal qu'il voudrait, ni se donner n'importe quelle règle de conduite.

Une fois encore, Marx a raison quand il affirme que l'homme s'est fait lui-même par son travail, qu'il est le produit du travail et que l'homme continue à se produire. Mais il affirme par ailleurs que n'est vrai que ce qui est mis à l'épreuve du *diesseits*, de ce qui est « de ce côté-ci », du côté de la réalité concrète, économique ou biologique, et que le *jenseits*, l'au-delà (idéaliste), n'a pas d'intérêt. Marx est souvent un excellent théologien. C'est bien exactement la réalité et la vérité de l'homme d'être ainsi. Il ne s'agit donc ni du lieu commun « nature-culture », ni d'entrer dans un choix d'excellence : obéir à la nature ou entrer dans l'arbitraire de la culture.

Nous venons de voir que déjà la création participe de la nature, mais c'est autre chose que la production d'une nature et de ses lois immuables. Et ceci incidemment nous introduit à la relation de sainteté : si nous reconnaissons que l'homme placé dans cette nature rencontre les directives de Dieu qui sont autres que les lois de la nature, il

34. L'exemple type est celui de la femme : vouloir tirer de la « nature » féminine (qui consiste à *procréer*) une éthique imposée aux femmes, une condition sociale, etc.

35. Est-il nécessaire de renvoyer ici à K. Barth ?

36. Je renvoie aux longs développements dans *Le Vouloir et le Faire*, où je montre que la loi morale ne peut pas être une loi de la nature (même si l'on admet Dieu comme créateur et de la nature et de l'homme), et que par ailleurs la morale n'est pas la même chose que l'éthique, laquelle ne peut être composée de « lois ».



est mis à part pour y jouer un certain rôle et il est appelé (par « vocation ») à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes³⁷...

N'anticipons pas davantage, revenons au constat que, si l'homme reste dans les limites pures et simples de la nature, il ne devient jamais homme. Il le devient en échappant à la contrainte de la nature (par le travail), en dérogeant à la nature (par l'organisation de la société), en se donnant des règles contre nature (par exemple : tu ne tueras pas³⁸), en maîtrisant et dominant la nature (par la technique). Oui mais... s'il prétend échapper totalement à la nature, s'il n'obéit plus du tout aux lois de cette nature, s'il ne la respecte pas, s'il ne compose pas avec elle, s'il ne la préserve pas, tout simplement il se tue lui-même. C'est exactement l'opération de celui qui scie la branche sur laquelle il se trouve. Il peut scier. Mais pas n'importe où, ni n'importe comment. Il ne peut voler... qu'en observant exactement les contraintes naturelles. Il peut utiliser artificiellement la nature, mais s'il détruit l'air et l'eau, il se suicide. La nature n'est pas un modèle éthique, elle est le milieu indispensable pour que l'homme puisse se développer en tant qu'homme. Et par conséquent l'éthique consiste en même temps à respecter pleinement cette nature et à apprendre que la liberté de l'homme est en relation étroite avec la nécessité naturelle³⁹.

Tous ces préliminaires étant posés, on sera forcément amené à se demander ce que cela vient faire dans notre étude de la sainteté. Il y a deux niveaux. D'abord, si la sainteté consiste, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, dans l'écoute et l'obéissance des directives de Dieu par un homme ou un peuple mis à part pour cela, on aperçoit qu'il ne s'agit justement pas de l'observance des « lois naturelles », fussent-elles celles de la « nature humaine ». La sainteté n'a rien à voir avec la nature, quant à sa constitution. De même que la technique fournit des moyens artificiels, de même la sainteté est un parfait artificiel de l'homme, puisqu'elle le mène en tout à contredire ses instincts, ses pulsions, ses désirs, ses passions, ses fantasmes, ses complexes. La sainteté est aussi artificielle (par l'écoute et l'intervention de la parole de Dieu) que la technique. Mais il y a un second niveau. Le saint, précisément parce qu'il est à l'écoute de la parole de Dieu, se reconnaît avant tout créature. Il ne prétend justement pas à l'autonomie ni à l'indépendance. Et se reconnaissant créature, il se reconnaît appartenant à la nature⁴⁰. Il apprend à obéir à la parole de Dieu, mais aussi à ce respect total de la création que lui apprend cette parole de Dieu. Il ne peut pas se prétendre maître, souverain, indépendant à l'égard de ce monde de la nature, qui n'est

37. Voir Ac 4,19 ; 5,29.

38. Ex 20,13 ; Dt 5,17.

39. Il faut ici renvoyer au livre essentiel de Bernard CHARBONNEAU, *Le Feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, Paris, Karthala, 1980 (rééd. Paris, L'Échappée, 2022), où il étudie complètement ce rapport nature-liberté.

40. L'exemple des saints officiellement reconnus n'est pas d'un grand appui, car il y a ceux qui ont eu un amour total de la nature, tel saint François, et ceux qui ont prétendu au contraire la briser en eux-mêmes, tel saint Ignace.

pas sa loi ni sa raison d'être mais qui reçoit une valeur infinie à ses yeux parce qu'il s'agit d'une œuvre de Dieu et d'un don de Dieu. Parce que ce n'est pas le hasard et la nécessité qui ont produit ce monde, mais l'amour et la volonté de celui qu'il reconnaît comme Père. Et par là il sait qu'il appartient à cette nature.

Ainsi la sainteté consiste ici (et puisque c'est le titre de cette partie : la vérification de la sainteté...) à s'accepter soi-même comme créature par obéissance, et par conséquent appartenant au monde de la nature, lié, solidaire de la « niche écologique » ; à se vouloir, selon la vocation de Dieu, créateur de soi-même, libre ; à se reconnaître nature et à se faire artifice. Mais ceci étant compris et admis, il faut encore le transcrire dans le plan éthique, c'est-à-dire en reconnaître les conséquences pratiques dans des problèmes concrets. L'œuvre de la sainteté, l'éthique de la sainteté, consiste justement, dans le domaine de la vie, à trouver la réponse à la contradiction entre le naturel qui est à sauvegarder, à aimer, à protéger, et l'artificiel qui est à produire, à appliquer.

Mais aujourd'hui le problème est plus décisif, extrême, la question plus radicale, à cause précisément de la puissance des moyens scientifiques et techniques qui assurent une domination totale sur le naturel, et qui semblent donner à l'homme un pouvoir illimité. Si bien que la question théologique posée à l'homme moderne n'est plus celle de l'exemplarité de la nature (théologie naturelle) ni celle de « nature-surnature » (relation de la nature et de la grâce), mais celle de la possibilité d'un monde totalement artificiel. Nous, en tant qu'êtres humains vivants, sommes encore « naturels », mais nous tendons à vivre dans un monde factice. Jusqu'où est-ce possible ? ou encore permis ? Comment se fait l'ajustement de l'un et de l'autre ?

Théologiquement ceci se fonde dans la réalité profonde, montrée par Rosenzweig⁴¹, que le christianisme et le judaïsme surgissent dans l'histoire non pas comme des événements contingents, mais comme l'entrée même de l'éternité dans le temps. Mais le judaïsme est vécu comme étant de suite, actuellement, la vie éternelle. La révélation chrétienne montre la voie vers l'universalisation de cette vie éternelle. L'éternité du chrétien est vécue comme une marche, une voie. De l'incarnation à la parousie, le christianisme traverse le monde pour transformer la société païenne en société chrétienne. Voie éternelle – car elle n'est pas du monde – qui est hors de l'histoire, mais qui a vocation pour englober l'histoire. Le chrétien porte la réalité de son « essence chrétienne » par-dessus son « essence naturelle » : il est toujours un converti luttant avec sa nature. Il y a superposition de la foi et de la Révélation à la nature, il n'y a jamais coïncidence.

C'est cette contradiction qui rend la sainteté chrétienne spécifique et qui, en même temps, fait que précisément cette sainteté a à faire avec la technique, et qu'elle doit sans cesse être une recherche dans la vie très concrète de l'ajustement et des possibilités.

41. ROSENZWEIG, *L'Étoile de la Rédemption* : III, II, « La voie éternelle », pp. 468-527.



3. La responsabilité des limites

820

Nous venons de voir que la sainteté en face de l'artificiel doit chercher la limite. Et voici en effet une autre responsabilité du saint qui apparaît. Nous sommes lancés dans un monde de l'illimité. On n'arrête pas le progrès. La croissance est pensée comme infinie, il est toujours possible d'accomplir un prodige de plus, on va toujours plus profond dans l'infiniment petit, on a décidé de conquérir le cosmos, la galaxie. Nous sommes à tous points de vue dans l'illimité, il ne peut pas y avoir de limites à notre connaissance (au nom de quoi déciderait-on de s'arrêter? De ne pas continuer? Ceci paraît impensable et fou), il ne peut y avoir de limites à notre puissance (cf. l'accumulation du potentiel de destruction, la production de sources d'énergie dépassant tout ce que l'on pouvait imaginer il y a vingt ans, l'accumulation par la mémoire de l'ordinateur de tout sans rien oublier jamais, la rapidité toujours croissante des opérations de l'ordinateur, etc.). Il ne peut y avoir de limite à notre croissance démographique (on explique que la terre peut nourrir cinquante milliards d'habitants), il ne peut y avoir de limite à notre liberté.

Et ceci se trouve en parfaite cohérence avec ce que nous avons constaté sur le plan matériel, avec la double conséquence très claire : en même temps le refus et l'effondrement par soi-même de toutes les règles morales, la règle morale était une limite. Dans une société où toutes les limites sont récusées, non pas intellectuellement mais en fait, dans la pratique il est évident que la règle morale disparaît. Nous l'avons vécu à l'extrême dans la fameuse pédagogie totalement non directive qui a entraîné les désastres que l'on sait. Il ne fallait aucune contrainte pour l'enfant, le laisser « s'épanouir librement », ce qui a provoqué des enfants traumatisés, angoissés, etc. Aucune règle, ni de sociabilité, ni de morale, ni de rituel... C'est cela qu'on appelait la liberté ! Quoi qu'il en soit, la règle morale en tant que telle a disparu.

9

Et de même pour l'autorité. Aucune limite venant d'une autorité n'est acceptable. Et il faut bien distinguer : le mot d'ordre anarchiste « ni Dieu ni maître » était une expression juste de l'homme dans une société toute réglée et oppressive. Mais ce n'est plus le cas. Ou plus exactement nous sommes dans une société complètement différente, en ce qu'elle est illimitée (matériellement et moralement) mais cependant oppressive. Le mot d'ordre « ni Dieu ni maître » n'a plus de sens, car il visait beaucoup trop l'aspect idéologique, moral, spirituel, intellectuel. Et c'est en effet ce qui, pour notre malheur, est arrivé. Mais voici que, lorsqu'une société se défait de l'intérieur parce qu'elle récusé Dieu et toute règle, alors ou bien elle disparaît, ou bien paraît un maître sans règles, sans normes, sans limites. C'est ce qui fait que, dans nos sociétés, se conjuguent exactement la disparition des limites et l'apparition d'un pouvoir absolu (mais non éclairé). Le pouvoir politique est aussi devenu sans limite ; aucune comparaison avec la monarchie ancienne qui était parfaitement, exactement encadrée. Aucun tyran dans aucune société n'a connu de pouvoir illimité comme nos dictateurs depuis soixante-cinq ans. Et là aussi, dans le politique, se pose la question de la limite.

Mais il faut, en première étape, se demander en quoi cela concerne la responsabilité, et la responsabilité du sanctifié. Il y a un premier élément simple, tout évident, à savoir que nous voyons, tout au long de l'Écriture, Dieu qui pose des limites. Nous l'avons étudié dans « la séparation⁶² ». Il pose une limite entre la mer et la terre... mais aussi bien dans l'action de Satan : au prologue du livre de Job, Dieu à deux reprises pose la limite de ce que peut faire Satan contre Job. Dieu intervient tout au long des récits de l'Ancien Testament comme celui qui, d'une façon ou d'une autre, pose la limite de l'oppression, de la souffrance, du mal, de la mort, etc. Il est lui-même la limite de l'excès. Et quand nous trouvons, dans les Épîtres, l'exhortation à vivre dans l'*eugrateia*, que l'on traduit par tempérance ou par modération, ce n'est nullement une référence à une sagesse humaine, au juste milieu (ce n'est pas *in medio stat virtus*, au contraire !) ni à un aspect de la philosophie stoïcienne. C'est véritablement une manière d'être qui correspond à celle de Dieu, qui exprime celle de Dieu. Car Dieu agit (nous l'avons souvent écrit) rarement directement et par explosion de puissance, mais par la médiation humaine. L'œuvre de Dieu s'accomplit par le moyen de ceux qui ont discerné quelle est la volonté de Dieu et la font. Ainsi pour les limites dans le monde humain. Dieu pose des limites et ce sont les hommes qui ont à les assumer et à leur donner une existence historique.

Mais il faut aller plus loin encore. Barth⁶³ nous dit que la notion de limitation est constitutive de la sanctification. On ne saurait décrire la sanctification sans recourir à cette réalité de la limite. Mais ceci a un double sens : d'abord que le chrétien est, en tant que tel, un être limité qui a besoin d'être sanctifié, qui ne peut pas se sanctifier lui-même. C'est un constat : il est limité. Mais ce n'est pas un constat négatif ni

62. Voir *supra*, pp. 239-254.

63. Voir Karl BARTH, *Dogmatique*, vol. 20 : *La doctrine de la réconciliation* (1922), Genève, Labor et Fides, 1968.

pessimiste: si, comme nous l'avons vu, la sanctification introduit à la liberté, la limitation de l'homme est en même temps sa libération et sa vocation, à la place d'une condition écrasante. Dans sa condition naturelle, l'homme est soumis au serf arbitre, qui est la vraie limite négative de l'homme. Mais ce n'est ni un destin ni une fatalité irrémédiable. En effet, le serf arbitre possède sa limite dans la miséricorde de Dieu, dans sa libération en Jésus-Christ, dans sa sanctification. La sanctification est une régénération qui limite sa soumission au destin: en Christ, l'homme est affranchi du péché, devient libre de croire et libre d'obéir. Telle est la limite fixée par la sanctification au serf arbitre. Donc limite ne veut pas dire contrainte ni réduction. Dieu pose la limite au péché de l'homme, la limite à son asservissement quand a lieu la sanctification, lui donne la liberté de croire et d'obéir, toujours à nouveau. C'est-à-dire la fin de la limitation du serf arbitre et du destin, et en même temps l'entrée dans un autre monde, celui des limites de l'amour de Dieu. Ainsi, théologiquement, la limite est strictement liée à l'action de Dieu sur et par l'homme. Mais il faut considérer ce que cela veut dire sur le plan éthique et dans le cadre de la sainteté.

*
* *

Pour comprendre exactement ce dont il s'agit, il faut recourir à une distinction que je crois tout à fait fondamentale, celle de la finitude, des seuils et des limites. Ce sont trois données centrales de la sainteté. Nous avons à constater notre finitude, à repérer les seuils, à inventer les limites.

Constater la finitude: l'homme est un être « fini ». Il n'y a aucun mal là-dedans⁶⁴. Il y a finitude dans le temps. Nous avons un point d'origine et un point d'arrivée. Notre vie est temporaire. Il serait aisé de rappeler combien de textes bibliques nous redisent qu'il en est ainsi et que c'est bien, que c'est dans l'ordre. Nous n'avons pas à considérer la finitude de notre être comme un mal. Nous disposons d'une certaine durée, celle de notre vie, et c'est là que nous avons à vivre, sans être écrasés par la mort ni obsédés par l'immortalité. Mais, aussi bien que notre vie, nos œuvres aussi sont dans la finitude. Même les grandes œuvres des civilisations. Même les pyramides, Angkor et les ensembles aztèques ne sont que ruines et l'homme doit lutter pour les maintenir. Tout est fini, dans le temps.

Nos grandes œuvres actuelles le seront encore plus. Et ce qui est extrêmement remarquable, c'est la mutation, par exemple, de l'œuvre d'art dans notre société technique. Depuis l'apparition de la conscience expressive, l'homme a cherché à se perpétuer dans des œuvres d'art qu'il a voulu immortelles. Le sculpteur a choisi le marbre le plus dur. L'architecte voulait bâtir pour l'éternité. Le peintre voulait atteindre une perfection dans une œuvre faite pour en assurer l'infinie mémoire. Le musicien établissait un code qui permette de reproduire exactement ce qu'il avait

64. Voir le très beau livre de RICŒUR, *Finitude et culpabilité*, t. 1 et 2.



conçu. Et ici il y avait un souci de dominer la finitude par la perpétuation de transmission de génération en génération. Ce serait la poésie apprise par cœur aux petits enfants qui ferait l'immortalité de cette œuvre, en même temps répétée et enrichie (par exemple l'Iliade, etc.), comme aussi bien la musique, et comme la tradition artisanale. Le lien de génération à génération, avec la transmission de la découverte et du « patrimoine » culturel, était la seule victoire sur la finitude que l'homme pouvait effectivement remporter. Mais en réalité, il n'y a pas de fin de la finitude ! Seulement une durée du groupe ou de la culture qui permettait à l'homme mourant de rester confiant dans un avenir.

S'il y a la finitude du temps, il y a aussi finitude de l'espace. Nous avons la terre, elle est limitée. Notre espace est à la fois nécessaire et fini. C'est-à-dire que nous avons une certaine dimension d'espace à couvrir, rien d'autre. Et que nous avons, chacun, besoin d'une certaine quantité d'espace pour pouvoir vivre. Nous ne pouvons pas être entassés dans les grands ensembles : la foule n'est exactement pas vivable. Cet espace fini, l'homme s'en est mieux accommodé que de la finitude temporelle jusqu'à notre époque, parce que la densité d'occupation était relativement faible, et que tout n'était pas découvert. C'est-à-dire que l'homme avait l'impression qu'il vivait dans un espace infini. Les grands déserts, les océans, les forêts tropicales, amazoniennes donnaient le sentiment d'une grandeur infinie. Ce n'est que depuis un demi-siècle que l'on vit concrètement la finitude de l'espace. Jusque-là, même quand on avait acquis la certitude que la terre était une boule et que de ce fait l'espace était fini, on le savait, sans que cela représente un drame, comme la présence immédiate de la mort.

Enfin il faut prendre conscience de la finitude de nos ressources et la constater. Les ressources de biens utiles, les « matières premières », quelle que soit la richesse du filon de charbon, d'or, de cuivre, des gisements de pétrole, tout cela est en quantité limitée. Il importe assez peu que la « fin » se présente dans dix ans ou dans un siècle. Il y a ce que l'on appelle les richesses non renouvelables. Il y a notre milieu : l'air et l'eau, dont nous savons maintenant que l'abondance est, elle aussi, entachée de finitude. La conscience de ceci n'est apparue que récemment. Mais brusquement on a acquis la connaissance du changement de composition de l'air (accroissement en gaz carbonique, tendance à la disparition de l'ozone dans l'atmosphère, du fait de l'homme) et de la pollution, qui risque d'être irréversible, de l'eau. Ce qui nous paraissait les images de l'infini, le ciel bleu et profond, l'océan, la mer toujours recommencée, nous savons maintenant que ce sont des puissances ou des richesses (dont nous étions inconscients en tant que telles, nous ne savions pas qu'il y avait dans l'air et l'eau un don miraculeux) elles aussi atteintes de finitude.

Ainsi nous butons partout sur la réalité de cette finitude de l'homme et de la vie, et des possibilités de la vie. Nous savons que celle-ci n'a pu paraître que grâce à la conjonction d'un nombre infini de conditions, et si l'une d'elles (ne serait-ce qu'un profond changement de température) disparaît, la vie disparaît. Notre finitude est la



condition même de notre vie. Dans les deux sens possibles de cette formule. Or ceci, nous avons d'abord simplement à le constater. Nous devons aller plus loin.

*
* *

En second lieu, nous avons à discerner, repérer les seuils. La notion de seuil a été mise en lumière par Illich⁶⁵, mais elle était bien connue avant lui. Le seuil est le point où il y a retournement des effets d'une tendance. C'est-à-dire qu'une évolution peut produire des effets positifs jusqu'à un certain seuil, au-delà duquel les effets deviennent négatifs et inverses du but poursuivi. Autrefois, en économie politique, on étudiait cela dans un cadre limité, celui de l'économie agricole, et il y a plus d'un siècle on avait établi la loi des rendements décroissants. C'est-à-dire que si, pour améliorer le rendement du sol, on apportait une valeur de 10 en engrais, on avait un accroissement en valeur du produit par exemple de 20. Si on augmentait la valeur de la main-d'œuvre culturale, de l'engrais, etc., et que l'on y mette par exemple 20 en valeur, l'augmentation de rendement n'était pas de 40, mais par exemple de 30. Si on continuait à augmenter la valeur de ce que l'on apportait au champ, par exemple à 30, l'augmentation du rendement n'était pas de 35, mais par exemple de 32. Et si on continuait, il arrivait un moment où la valeur du surrendement était inférieure à la valeur du suréquipement. Le seuil était atteint. On n'avait plus aucun intérêt à continuer, au contraire.

Or ceci est maintenant constatable exactement dans tous les domaines, et c'est le mérite d'Illich d'avoir généralisé en posant l'existence des seuils. Ainsi la surinformation par les médias finit par provoquer une désinformation du public. Il y eut une croissance de l'information, et c'était très satisfaisant. L'homme qui n'avait jamais reçu qu'un petit nombre d'informations (toutes utiles, il est vrai) dans une société traditionnelle, a commencé, par le journal, à recevoir un bien plus grand nombre d'informations, mais parfaitement accessibles et enregistrables. Puis l'information a profité du développement des moyens techniques, les informations sont arrivées en nombre de plus en plus grand, sur toutes les questions et de tous les points du monde. L'homme a pu se tenir au courant, de plus en plus vite, avec un effort toujours plus considérable de mémoire. Recevant cent informations par jour, il les retenait. Recevant deux cents informations, il en retenait seulement cent cinquante, et encore de façon douteuse, déformée, tronquée. Mais recevant mille informations chaque jour, alors là il ne peut plus. Il atteint au hasard quelques flashes, et il garde l'impression pour tout le reste d'un magma confus, de jeux de lumière et d'ombre aléatoires, d'une grisaille inquiétante. Et lorsque l'on dépasse encore ce seuil, alors il se produit une sorte de fermeture, un rejet, l'homme ne veut plus être informé, il est accablé et tourne
le dos.

65. Ivan ILLICH: la notion de seuil est illustrée dans plusieurs livres, majoritairement édités aux Éditions du Seuil; par exemple *La convivialité*, Paris, 1973.

826

que les seuils existent, comme la finitude, du fait même de la structure du milieu et des organismes, mais ils n'apparaissent que lors d'interventions d'un organisme sur le milieu. Il s'agit donc de réalités en tout temps changeantes, et il faut être en éveil pour discerner à quel moment, dans chaque type d'opération, nous avons à respecter une finitude, et quand nous avons atteint un seuil. Là commence à se poser la question des limites.

*
* *

La limite est d'un autre type que ce que nous avons vu jusqu'à présent, car elle est volontaire. Elle est posée par un acte libre de l'homme, une décision qui ne s'impose ni par une contrainte objective, ni par suite des résultats d'une action. La limite, c'est ce que l'homme décide de ne pas outrepasser. Il y a alors un jugement qui n'est ni de nécessité ni d'utilité. Elle ne résulte pas d'un calcul RCB (rationalisation des choix budgétaires) par exemple, ni d'une évaluation d'opportunité. C'est un jugement de modèle éthique. La limite borne, délimite un domaine, ou bien elle empêche une action que l'homme s'interdit de faire. En deçà de la limite l'homme reste libre, mais il décide de lui-même qu'il ne transgressera pas cette limite qui est artificielle, puisque c'est bien l'homme qui l'a fixée de lui-même.

Cela renvoie à la question du bien et du mal, du « il faut, il ne faut pas », envisagée non pas sous son aspect religieux, métaphysique, etc., mais dans le concret, le positif de la décision prise par l'homme et qui le fait responsable.

Dès lors, si nous nous référons à ce que nous avons dit dans les pages précédentes, les premiers domaines dans lesquels nous ayons à poser des limites sont précisément ceux de la finitude et des seuils. Nous avons à poser maintenant comme limite volontaire ce qui était de l'ordre de la finitude, parce que nous vivons dans un temps où nous avons la prétention de dépasser cette finitude, de ne plus la reconnaître. Notre folie moderne est justement de prétendre refuser cette finitude, de vaincre la maladie, toute maladie, de se reconnaître immortel (combien de fois lisons-nous que l'organisme est fait pour fonctionner indéfiniment, donc que ce qui serait la condition

828

« normale » de l'homme est l'immortalité!), de refuser la finitude de l'espace avec l'accélération des moyens de transmission et de transport.

Mais précisément, il me paraît essentiel de calculer, de critiquer ce que signifie une telle orientation vers l'illimité. La « conquête » de l'espace, l'occupation des mondes qui ne sont pas les nôtres... La formule même, constamment employée, de conquête dit bien ce qu'elle veut dire : il s'agit d'esprit de puissance, il s'agit d'accaparement, d'exploitation (et ici je dois rappeler que l'exploitation outrancière de la nature est exactement la même chose, a la même source que l'exploitation de l'homme par l'homme, qui fait toujours frémir la gauche !). Nous avons les moyens pour dépasser ce qui fut toujours la finitude de l'homme, et maintenant nous avons à décider si oui ou non il faut le faire, c'est-à-dire à nous tracer des limites. « Je suis maître de moi comme de l'univers »⁶⁸ : il apparaît que l'homme est bien plus encore devenu maître de l'univers, mais qu'il ne l'est en rien de lui-même.

Nous avons maintenant à reconnaître cette finitude, contre notre fascination de l'illimité, qui se traduit toujours par une fascination de la mort. Il faut que nous reconnaissons une bonne fois que nos ressources sont épuisables. Il faut poser comme principe, comme limite absolue, que l'on ne peut pas continuer une croissance infinie dans un milieu fini, que l'on n'a pas le droit de penser à tout utiliser, tout exploiter (les fameux nodules métalliques, la totalité de l'hydrogène de l'eau de mer, etc.). Engagés sur cette voie de l'utilisation illimitée, nous sommes sur la voie de notre suicide collectif. Il faut retrouver la sagesse des indigènes de Polynésie ou des peuples d'Amérique du Nord, savoir s'arrêter à temps, et ne pas avoir l'obsession de la transgression de notre finitude. Il s'agit bien d'obsession, d'hybris, de passion démoniaque, sous les froids calculs des ordinateurs et de leurs grands prêtres. Il faut poser la limite à la concurrence démentielle des nations, de toutes les nations, quelles que soient leurs tendances politiques ou religieuses, vers plus de puissance et d'agressivité.

Il faut prendre conscience de ce que la vraie question de l'homme n'est précisément pas de sortir de sa finitude – ceci est une diversion illusoire – mais bien d'être homme, d'être « plein » ; que chaque homme, chaque individu puisse accéder au développement de toutes les virtualités de son être. Mais quand il est lancé dans la concurrence de puissance et d'exploitation, il peut tout, sauf être lui. La finitude, sa reconnaissance et son acceptation, est la condition même pour que l'homme soit homme. Et maintenant il est justement appelé à l'être plus encore en décidant par lui-même de la limite qu'il va poser à sa lutte contre la finitude. Inutile de faire subsister par mille moyens artificiels le corps qui va mourir. Je dis bien subsister, non pas vivre. Subsister : étymologiquement « se situer à un niveau inférieur », une « sous-vie ». Une première

68. Pierre CORNEILLE, *Cinna* (1643). À la scène 3 de l'acte V, Auguste dit : « Je suis maître de moi comme de l'univers. » Voir Pierre CORNEILLE, *Cinna – Tragédie* (1643), édition critique par Alain Riffaud, Genève, Librairie Droz (Textes littéraires français), 2011, p. 144.

limite est aujourd'hui (en fonction de la prise de conscience et de la critique) le refus radical de l'outrepassement de la finitude.

Et nous avons à faire exactement la même démarche en ce qui concerne les seuils. Car une des choses stupéfiantes, malgré toutes les expériences contraires, est le refus de l'homme moderne de prendre conscience de ces retournements. Nous sommes une société de gaspillage général, parce que justement nous ne savons plus reconnaître les seuils. On augmente la production, passionnément, des fruits, alors que l'on sait qu'il faudra les jeter. On se lance dans l'agroalimentaire, alors que l'on sait que c'est une production inacceptable. On continue à construire des grands ensembles, alors que l'on sait la relation à la délinquance. On continue à faire des routes, alors que l'on sait que cela ne résout en rien les problèmes de circulation. Je peux donner mille exemples. Nous refusons de prendre conscience de l'existence de ces seuils. Alors il faut que nous en arrivions à poser volontairement des limites. Il faut procéder à la critique totale de toutes nos notions dans le monde moderne. Pour que nous cessions d'être dominés par de faux impératifs (rendement, concurrence, consommation, etc.) qui conduisent à l'inverse de ce que nous voulions.

Actuellement la question éthique du monde est celle-là, et pas du tout les grands principes de justice, de droit, de fraternité, de légitimité, de souveraineté nationale, de lutte de classes, d'autodétermination, etc., car c'est de cette question éthique que tout le reste dépend. Si nous traçons les limites, par acceptation de notre finitude et reconnaissance des seuils, alors les autres questions que nous venons de citer deviennent possibles, tandis que, dans l'hybris de notre déchaînement, toutes ces questions sont en même temps dévaluées et insolubles. La recherche du bien aujourd'hui n'est ni morale ni politique, elle est strictement dans la recherche des limites que nous nous donnerons et à l'intérieur desquelles il sera possible de vivre. Étant donnés les moyens que nous avons, toute tentation de l'hybris est le mal absolu. Prométhée ne doit en rien être le modèle des temps modernes. Prométhée n'est pas le sublime exemple de l'homme, c'est un imbécile. Si l'humanité avait suivi sa voie, il y a longtemps qu'elle aurait disparu – ce que nous risquons.

Le premier acte est de critique (je ne l'ai que trop souvent écrit, mais dans des contextes différents). Et c'est pourquoi aussi le premier combat à mener est celui du maintien de la possibilité de cet esprit critique. Et c'est pourquoi, quel que soit le motif de la « prédication » à l'adhésion, l'acceptation, la possession intérieure, toutes ces tendances actuelles doivent être rigoureusement combattues. Mais il s'agit de poser des limites nouvelles, puisque la situation est totalement nouvelle. Et ces limites s'adressent forcément à ce qui ou bien fournit les moyens de l'illimité, ou bien à la prétention de l'illimité. Autrement dit, il faut commencer à se poser la question d'abord de la limitation de la science et de la technique, ensuite de la limitation de l'État au sens large, enfin de la limitation de la croissance (en quelque domaine que ce soit).

Voilà les trois domaines dans lesquels l'homme aujourd'hui est appelé à reprendre la voie qu'avait adoptée l'humanité – des hommes, ses ancêtres –

Je suis alors obligé, par la condition même où nous nous sommes placés, de renvoyer à la réalité du Transcendant, qui me paraît être le seul référent possible et la seule garantie que nous ayons encore une possibilité d'exercer notre liberté pour dire les limites. Le Transcendant, dont la Révélation nous donne les indications nécessaires pour savoir quelles sont les limites urgentes, qui nous assure de leur indépendance à l'égard du système, et qui par ailleurs, étant celui qui est mais en même temps le Dieu accompagnant l'homme dans son histoire, atteste de la possibilité de ces limites (compte tenu de ce qu'il intervient précisément lui-même parfois, lorsque l'action de l'homme est trop dévastatrice, mais toujours au travers de l'action d'autres hommes).

Ainsi je crois que la limite et la source des limites, c'est Dieu lui-même. Et Dieu en tant que saint, c'est-à-dire celui qui à la fois est différent des autres, le Tout-Autre, et qui agit par la séparation, par la distinction, en établissant les limites aussi bien dans la création que dans la sanctification. Si la force de ce Dieu saint n'agit pas, au point de croissance indéfinie et de puissance illimitée où nous sommes arrivés, il n'y a plus aucune possibilité de nous arrêter jusqu'à la catastrophe. Faut-il redire, après l'avoir écrit cent fois, que cet appel à l'action de Dieu n'est pas un faux-fuyant, une économie de notre action, mais au contraire l'appel exigeant à notre action ? Sans intervention de l'homme, rien. Car le Saint implique l'existence, l'apparition et

l'intervention des saints. Je dirai alors que c'est l'existence des saints – d'hommes qui se sauraient tels, se reconnaîtraient comme tels, qui vivraient comme tels – qui est en soi-même la limite par excellence en face de l'hybris, de la puissance, de la croissance et de l'illimité. L'existence – et non pas une idéologie, un ensemble de principes et de formules, ni une tactique, ni des groupes d'action, ni la conquête du pouvoir. Le faire est utile, mais second par rapport à l'existence. C'est parce que Dieu est le Saint qu'il crée en disant la parole utile. Le saint, sur la terre, doit s'accepter tel et, vivant comme tel, il saura ce qui dans chaque circonstance particulière est utile, nécessaire comme action, ou doit être dit comme parole.

Il n'y a pas de programme ni de catalogue des limites. Cependant nous pouvons en distinguer deux types : il y a la limite active et la limite d'indifférence.

Mais il y a aussi une autre catégorie de limites qui expriment la sainteté, les limites par indifférence. Écartons de suite un malentendu. Il ne s'agit pas ici du problème théologique des *adiaphora*. J'ai montré ailleurs qu'il n'y a rien d'indifférent dans la vie de l'homme⁷⁵. Je vise ici l'indifférence explicite que le saint doit manifester et enseigner envers tant de réalités qui mobilisent les hommes et les empêchent de vivre une vie humaine. Indifférence envers les idéologies, envers les modes, envers les comportements, envers les passions ponctuelles et fugaces, envers les « causes » nationales, sociales, religieuses, envers les « vérités » de l'instant... c'est-à-dire tout ce qui apparaît soudain à l'homme comme tellement important que cela mérite l'engage-
ment total.

75. Voir ELLUL, *Le Vouloir et le Faire*.

Non. Se placer au point de vue du Dieu de Jésus-Christ, c'est entrer dans la voie de l'incarnation, c'est-à-dire du rapprochement, de la proximité parfaite à l'homme.

C'est le chemin qui va de la puissance absolue à l'impuissance voulue par amour, de la distance infinie à l'identification au prochain, de la connaissance illimitée à l'écoute humble. Tel est le seul « point de vue de Dieu » que nous puissions connaître et auquel nous puissions nous référer.

Mais il faut faire très attention, car cette démarche-là est beaucoup plus explosive que le point de vue de Sirius ou le scepticisme élégant. Nous aurons à retrouver, dans le paragraphe suivant, ses conséquences. Notons ici seulement la limite d'indifférence que cela entraîne. Indifférence à l'égard de toute autre démarche, de toute autre stratégie, de tout autre objectif que ceux qui nous sont montrés dans l'incarnation. La limite vient alors ici de la comparaison, qui entraîne inmanquablement la réduction des objectifs proposés par la religion, la politique, l'économie, la science, et la critique des voies et moyens employés pour les atteindre. Encore une fois, il n'est pas question de ne pas s'y intéresser, de considérer que tout cela est sans importance. Du moment que des hommes leur attribuent de l'importance et y jouent leur vie, donc c'est important; du moment que c'est le milieu dans lequel nous vivons, donc nous ne pouvons pas nous abstraire. Et il ne s'agit pas de nous placer, nous, en face comme ayant raison, les autres ayant tort : ceci serait très exactement faire comme tout le monde. Il ne s'agit pas de recommencer : « le christianisme est la vérité, tout le reste est erreur », ou encore : « la morale chrétienne est universelle et absolue », etc. Ceci est théologiquement faux. Mais la limite de notre indifférence ne porte pas sur l'objet lui-même, sur les plans politique ou économique qui nous sont présentés, mais sur leur absolutisation. Autrement dit, sur l'affirmation trop souvent répétée que là est la vérité, ou la justice, l'histoire, etc. — la transformation d'une activité humaine légitime en « cause » dernière et absolue, donc une ascension vers l'éternel (la France éternelle, le socialisme éternel) ou le total.

C'est là que s'insère, comme un coin irrémédiable, le « point de vue » de l'incarnation. Votre effort est louable, bien sûr il vaut mieux aller aujourd'hui dans ce sens. N'en attendez ni miracle, ni vérité, ni justice, ni liberté, ni condition humaine enfin humanisée, ni accession à un monde sans guerre et de transparence. Il faut le faire, oui, aujourd'hui, c'est notre petit boulot. Ce n'est pas la lutte finale ni la guerre pour la paix ou le droit. La limite, posée par l'indifférence, n'est pas un désengagement ni un détournement du chrétien, c'est la présence du mouvement de l'incarnation, si radicalement contraire à toutes nos tendances, qui conduit à ramener le réel au réel, à récuser toute magnificence, toute transcendentalisation de ce réel, toute valorisation ou ennoblissement de notre cause. Ce qu'il convient de faire, faisons-le, c'est tout. Et ne nous faisons pas de cinéma autour. Indifférence qui, à partir de ce moment, fait perdre de leur attrait à beaucoup de causes folles et d'entreprises ruineuses...

4. La responsabilité de la sainteté pour la création de valeurs nouvelles

Le drame de notre société n'est pas un drame politique, ni économique, ni social, ni intellectuel, c'est le drame de nos valeurs. Drame et tragédie en même temps. ^T